

quinze ans, j'ai quelque droit à la retraite. Aussi vrai que je vous le dis, je n'ai plus le courage de rien faire.

— Il y a longtemps que je te le conseille, Alain : personne ne peut faire deux âges. Je n'aime pas à te voir cette activité inquiète, cette diligence peu faite pour tes cheveux blancs. Contente-toi seulement de surveiller le travail de ces jeunes gens ; commande, distribue l'ouvrage, mais reste tranquille ; il est inutile que tu uses le reste de tes forces à des occupations qui ne vont qu'à la jeunesse.

— La besogne ne leur manquera sans doute pas, repartit le fidèle écuyer ; mais celle que j'aimais à faire, ils ne la feront plus. Autant les laisser manger de la rouille que de leur garder un poli inutile.

— De quoi parles-tu ?

— Je parle de ces hochets, répondit Alain, en promenant sa main tremblante le long du mur ; je veux dire qu'il n'y a plus besoin de se donner tant de peine pour entretenir ses épées, ces lances, ces boucliers, ces casques, désormais sans usage. Autant vaut les laisser ronger par...

— Je te trouve insolent aujourd'hui, vieillard, répliqua Raoul, piqué au vif de cette observation. Il ne tiendrait qu'à moi de te faire payer cher une liberté si déplacée. Où as-tu pris le droit d'insulter ton maître ?

— Que Dieu m'en garde, noble sire ! L'insulte ne fut jamais dans mes habitudes ni dans mes goûts. J'ai servi soixante ans dans votre maison ; et jamais que je sache, il ne m'est arrivé de manquer de respect, même au plus petit de vos serviteurs. J'ai seulement voulu dire (et mon âge m'en donne le droit) que j'ai eu l'honneur d'accompagner votre grand-père à cette glorieuse expédition de Terre-Sainte, et que... ce bouclier était le sien. Non pas le sien, précisément ; mais devenu le sien par le droit de la valeur. Après s'être battu tout un jour avec le plus vaillant des Sarrasins, Ain-Ben-Allah, il en reçut cette arme en échange de la sienne : c'était un mutuel témoignage d'estime que ces deux braves voulurent se donner. J'ai dit cela, et je me tais.

— Langue acérée ! langue de serpent ! Achève... Tu n'as pas tout dit encore

— Je ne dirai rien de plus, si ce n'est que les fils ne ressemblent pas toujours aux pères. Si la noble dame Denyse (que Dieu lui fasse paix !) daigne encore jeter un coup d'œil sur nous du haut du ciel, où elle est sans aucun doute, il doit lui être difficile de reconnaître le petit-fils de son père dans...

Le vieux serviteur n'eut pas le temps d'achever : un large soufflet lui ferma la bouche. Le bouillant jeune homme n'avait pu contenir le mouvement de sa colère ; et, dans son impétuosité, il s'était laissé aller à outrager le meilleur de ses amis. On vit alors le vieillard se redresser de toute sa hauteur, et darder sur son maître un œil où pétillait une flamme inconnue. Ses muscles s'étaient roidis ; une étincelle avait couru dans ses os desséchés. Mais ce mouvement fut rapide ; le sentiment de sa condition, le respect, l'amour même qu'il portait à son maître eurent

bientôt apaisé ce souvenir de belliqueuse ardeur. Il baissa la tête, et s'éloigna.

— Suis-je, oui ou non, le maître chez moi ? se dit le jeune sire de Louville, lorsqu'il fut seul. Quoi ! faudra-t-il que tous, tous, jusqu'au dernier valet, se croient en droit de me donner des leçons ? Me traitera-t-on toujours comme un enfant en tutelle ? Suis-je, oui ou non, leur serviteur et leur esclave ? Il me semble que ma destinée est entre mes mains. Eh bien ! non : je n'en suis plus tout à fait le maître. Une autre volonté doit concourir à la mienne. Roselle ma chère fiancée, tu as bien le droit de me donner un avis. A toi, ma douce étoile, à diriger mes pas. Je te remettrai ma cause en mains : tu décideras, et ta décision, je le jure, fera ma loi.

Il avait à peine achevé de formuler cette pensée, qu'il fit sceller un cheval et partit pour le Puiset. Il y trouva tout dans le trouble : Roselle, sa chère Roselle, était souffrante, pour la raison que nous allons dire.

V

COMMENT UNE VIEILLE CONNAISSANCE SE RENOUE

Comme la jeune fille venait de déposer un baiser sur le front de son père adoptif, et s'en retournait, tout occupée de l'apparition de la sorcière, elle fit quelques pas dans une autre direction, et se trouva dans un corridor voisin de celui qui conduisait à son cabinet. La porte de ce corridor était toujours fermée ; du moins, elle ne l'avait jamais vue ouverte, et ignorait même où elle donnait entrée. Le froid glacial qui régnait dans ce lieu aurait dû l'avertir de son erreur, si sa préoccupation n'eût été aussi grande. Elle ne fut rappelée à elle que par un cri perçant, sorti subitement du fond de cet antre. S'arrêtant tout à coup, elle jette les yeux autour d'elle, et voit apparaître sur sa gauche une faible lumière teignant d'une ombre jaune un espace indéfini, où sa vue plonge à travers une grille. Le silence le plus profond avait succédé à ce coup de gorge, à ce cri sauvage, qui pouvait appartenir à un homme aussi bien qu'à un animal. Mais elle tressaillit, comme si elle l'eût connu. Nous retrouvons ainsi parfois dans l'écho des bois ou des campagnes, des sons qui ne nous paraissent pas étrangers ; mais notre mémoire, moins rapide que notre imagination, hésite souvent à se rappeler où nous les avons entendus pour la première fois. La jeune fille reconnaissant son erreur, allait reculer, quand elle vit une figure se dessiner sur ce fond de muraille, éclairée par une lampe ; et, en même temps, deux yeux abattus se fixaient sur elle, et les mots suivants se faisaient entendre :

— Qui que tu sois qui pénètres dans ce lieu de douleur, ne crains pas d'approcher : tu n'as rien à redouter d'un malheureux qui ne hait plus rien au monde que lui-même. Il est évident que c'est une méprise qui t'a conduit ici ; car mes gardiens passent de l'autre côté, et j'aurais déjà ouï le bruit de leurs clefs. Approche, oui, par pitié approche, et donne-moi, en passant, un mot de consolation...